

## **La ville, lieu de l'assimilation sociale ?**

Christian TOPALOV

À Chicago à l'automne 1930 – comme à Paris, lors de ses années à l'École normale – Maurice Halbwachs était un promeneur. « Cela me fait du bien », écrivait-il<sup>1</sup>. Par chance, ses carnets et sa correspondance nous permettent de connaître un peu ce que voyait et pensait alors cet explorateur urbain imprégné de références littéraires qui regardait les villes sans rien dire ni demander à personne.

À mon sens, il trouvait dans ce qu'il observait confirmation de convictions sur la ville et la société, convictions qu'il partageait avec les réformateurs sociaux de son temps, que le langage durkheimien lui permettait de fonder en théorie et que les chiffres de la statistique justifiaient de façon expérimentale. C'est, du moins, ce que je voudrais essayer d'établir. Partons de deux observations faites par Halbwachs à Chicago.

Après un long périple en automobile dans les districts industriels et la partie ouvrière de la périphérie, il écrit à sa femme Yvonne :

[...] une grande randonnée à travers les quartiers d'immigrants [...]. L'espace occupé dans cette ville par les 39 lignes de chemin de fer qui s'y croisent est fantastique. Il y a autant de milliers de voies et même plus que dans la Belgique tout entière. Vastes paysages industriels. Autour des voies, aux environs des fabriques, des maisons, très souvent à deux ou trois étages, en bois, entourées de petites cours et jardins. On comprend que l'on ne puisse pas faire la police dans ces zones

à demi-urbaines, à demi-campagnardes, et que les gangs y prolifèrent. [...] C'est comme une série de *settlements*, d'établissements de pionniers. Elles se sont rapprochées jusqu'à former une ville énorme. Mais une grande partie de la population a encore le même esprit d'aventure et de sauvagerie<sup>2</sup>.

Il avait auparavant visité, à pied cette fois, à la limite nord du Loop – le centre d'affaires où il se rendait en train depuis le quartier de l'université –, le Merchandise Mart de Graham, Anderson, Probst et White, achevé quelques mois plus tôt et qui était alors l'immeuble le plus haut du monde. Voici le récit qu'il en fit à sa mère :

Je ne connais rien de comparable à leur Hall des marchandises, sur la rive nord de Chicago River. Nous sommes montés au 20<sup>e</sup> étage. Un luxe inouï de bureaux, de studios, de salles d'exposition. Figure toi une Exposition universelle dont toutes les sections occuperaient des étages différents. On est enfoncé soudain dans une sorte d'immense labyrinthe à trois dimensions, où l'électricité court partout, où l'on prend vue, par de vastes fenêtres vitrées, sur des salles plus vastes éclairées de lumières multicolores, comme au fond d'une grotte marine à vingt mille lieues sous les mers. [...] Tous ces corridors peuplés d'un personnel très chic, demoiselles élégantes et jolies, huissiers et grooms d'hôtels tirés à quatre épingles : le dernier mot de la civilisation<sup>3</sup>.

Il y a, bien sûr, dans ces descriptions, de très intéressantes images de l'Amérique. Il y a aussi – c'est l'aspect qui nous intéressera ici –, la description d'une polarité spatiale entre le centre de la ville et de la vie sociale, « dernier mot de la civilisation », et la solitude et la vie sauvage des quartiers industriels et ouvriers. Dans la version savante de ces descriptions publiée dans les *Annales* en 1932 sous le titre « Chicago, expérience ethnique », Halbwachs souligne que la métropole du Middle West n'est pas, de ce point de vue, différente des autres grandes villes :

[...] le long de ces murs d'usines ou de chantiers, de ces voies de chemin de fer surélevées, et des clôtures qui enferment tant d'espaces abandonnés, s'étendent des zones qui rappellent,

par leur aspect, les rues et boulevards intérieurs qui longent ou longeaient Paris, les fortifications. La vie urbaine expire en ces endroits, ou plutôt il s'y développe une vie sociale originale, désintégrée et désordonnée. C'est ce que les sociologues américains appellent des quartiers « détériorés »<sup>4</sup>.

C'est donc, près de vingt-cinq ans plus tard, la même clé d'interprétation que celle mise en œuvre par Halbwachs pour décrire le Paris haussmannien et post-haussmannien dans sa thèse de droit de 1909. L'étude des expropriations, des ouvertures de voies et du mouvement du prix des terrains mettait en lumière une opposition entre deux Paris : celui du centre et des quartiers bourgeois et celui des quartiers ouvriers. Le premier, presque constamment en chantier, objet de grands travaux, de percements de voies, de constructions neuves, théâtre d'un mouvement incessant. Le second, inerte, délaissé par les spéculateurs et où les timides initiatives urbaines des pouvoirs publics tournaient court.

Halbwachs était, comme on sait, socialiste et lié depuis l'École normale à Albert Thomas devenu depuis une figure majeure du « socialisme réformiste ». À partir de 1908, Halbwachs participe au Groupe d'études socialistes mis en place par Hertz et Simiand pour élaborer un programme en vue des élections municipales d'octobre de cette même année. C'est dans ce cadre que Halbwachs édite une petite brochure sur la politique foncière des municipalités. Important et intrigant objet, qui nous apprend au moins ceci : le programme d'action municipale préconisé par notre sociologue – qui, sur cette autre scène, explique que l'expropriation dont le jeu a été « vicié à fond » sous le Second Empire, peut devenir « un merveilleux outil de révolution »<sup>5</sup> – ce programme reposait sur le même dualisme urbain que sa thèse. Dans les « quartiers riches ou en plein essor », les grands travaux consistent à « embellir » et la valeur élevée des terrains compte parmi « les conquêtes de la culture, du progrès », elle a sa « source dans une vie sociale plus intense »<sup>6</sup>. Le socialisme respectera ces richesses, mais il fera que les propriétaires participent aux dépenses grâce à une reprise des plus-values par l'impôt. Dans les « quartiers

pauvres<sup>7</sup>», en revanche, il faut « assainir et [...] purifier<sup>8</sup> ». Le rôle des municipalités devient essentiel « lorsque l'on décide de démolir tout un ensemble de maisons insalubres, de faire table rase d'un quartier vieux et malsain » pour améliorer « les conditions du logement »<sup>9</sup>. Il faut ici (comme à Londres) interdire aux propriétaires de louer des pièces insalubres, les contraindre à des améliorations<sup>10</sup> et fixer un maximum aux loyers.

Il ne faut pas s'étonner, comme naguère Jacques Lautman, de l'indulgence du socialiste pour les spéculateurs qui agissent dans les quartiers riches : ils sont nécessaires (en attendant une organisation supérieure de la société, précise-t-il toutefois dans cette brochure). Comme les administrateurs qui tracent les voies nouvelles et mettent en œuvre les expropriations, les spéculateurs ne font qu'obéir à « un commandement du milieu social » (c'est ce qu'il fallait démontrer pour que la thèse joue son rôle assigné : illustrer les critiques faites par Simiand en 1903 aux idoles des historiens). Ce sont les spéculateurs, en effet, qui repèrent les besoins et les font venir à la conscience collective. Le prix du terrain – « valeur d'opinion » – est la forme sous laquelle sont enregistrés des besoins résultant des transformations morphologiques des villes : des mouvements de population et des nouvelles exigences de circulation qui leur sont liées, de l'importance aussi qu'accordent à leur habitation les classes riches et cultivées. À l'inverse, les ouvriers n'en attachent aucune à leur logement : ce qu'ils veulent, c'est limiter leur dépense à ce sujet. Pas de besoin collectif dans ce domaine, pas de demande, donc pas de raison de construire dans leur Paris.

Mais pourquoi donc les ouvriers ne ressentent-ils pas le besoin de logements meilleurs et salubres ? C'est cette question, il me semble, qui détermina, le programme de la thèse de lettres de Halbwachs en 1912 sur les « besoins dans la classe ouvrière ». Le point s'est trouvé confirmé par une soigneuse analyse des enquêtes de budget allemandes : la part du logement diminue avec les ressources mais, même à revenu égal, les ouvriers consacrent moins

à leur habitation que les employés. Toute la conclusion de cette vaste enquête sur les budgets ouvriers s'organise autour de cette affirmation :

[La classe ouvrière] *n'a pas encore pris conscience de l'importance sociale du logement*. Il est permis de voir là un des effets les plus certains de l'affaiblissement chez ses membres, par suite des conditions anormales de leur travail, des sentiments et des désirs sociaux<sup>11</sup>.

Halbwachs avance alors une explication : le travail mécanique à l'usine détruit tout sentiment social et explique chez l'ouvrier à la fois « la faible consistance de la famille » et « l'importance de la vie de la rue »<sup>12</sup>. Le langage de la sociologie durkheimienne permet ici de mettre en forme les répulsions communes aux réformateurs de tous bords à l'époque : dans la rue, à l'opposé de la famille, la vie sociale est presque aussi pauvre qu'à l'usine. Dans les quartiers ouvriers, il n'y a d'ailleurs pas de barrière matérielle entre la maison et la rue : « trop souvent le logement n'en reste qu'une dépendance et un prolongement<sup>13</sup> ». L'ouvrier y développe et satisfait seulement les besoins que « peut découvrir une psychologie des foules, et c'est certainement le plus bas degré de la conscience sociale<sup>14</sup> ».

Il faut souligner à quel point ces convictions, sinon cette façon de les exprimer, étaient partagées par ceux qui prônaient alors la réforme sociale. Déplorer le désintérêt des ouvriers pour leur logement était fréquent chez les réformateurs, pour de multiples raisons, dont la moindre n'était pas « la santé de la race » comme l'écrivait Robert Hertz, « son salut » disait même Frédéric Brunet, député socialiste et conseiller de la Seine, ou la lutte contre « l'affaiblissement, la dégénérescence de la classe ouvrière » comme l'écrivait Albert Thomas<sup>15</sup>. Objectifs dont le rapporteur du projet de création d'un office d'HBM de la Seine en juillet 1914 rappelait qu'ils « ne sont le monopole d'aucun parti : ils sont partagés par tous les hommes de cœur et de raison<sup>16</sup> ».

Écoutons Henri Sellier – membre lui aussi du Groupe d'études socialistes – qui, en 1914, énonçait la question du

logement dans des termes qu'il reprenait mot à mot, sans le citer et peut-être même sans le savoir, à une formule du leplaysien Émile Cheysson :

Les conditions de logement ont une influence décisive sur la moralité et l'éducation du peuple. Il faut arracher les ouvriers aux plaisirs grossiers de la ville et à la hantise du trottoir, du comptoir et du café-concert<sup>17</sup>.

De ce mépris, de cette crainte peut-être, de la rue des quartiers populaires exprimés par Halbwachs et nombre de ses contemporains, les urbanistes (le terme apparut en 1913) vont bientôt en tirer des conséquences pratiques en concevant de nouvelles formes urbaines qui viseront à la changer profondément, voire à la faire disparaître.

Halbwachs, comme il l'écrivait à Albert Thomas, n'était nullement « un militant ». Mais il se trouvait, depuis l'École normale supérieure et à l'époque de ses thèses, dans des interactions attestées avec le monde réformateur. Il avait été, en 1901, vice-président du « groupe de l'École normale » de la Société des visiteurs pour le relèvement des familles malheureuses (étudiée par Sandra Dab<sup>18</sup>) – société de bienfaisance républicaine se réclamant de la charité scientifique anglaise. C'est ainsi qu'il fréquenta des familles nécessiteuses et découvrit le spectacle des quartiers pauvres de la rive gauche. Voici, par exemple, une de ses descriptions :

12 mars [1899]. « Été hier soir aux lectures populaires. [...] Avec Dupouet et Tonnelat je pars à 7 heures. Nous suivons la longue rue de Vaugirard, jusqu'à des quartiers excentriques. Nous nous glissons entre de hautes murailles grises, tout à fait le couvent de Picpus dans *Les Misérables*. Des ouvriers, des femmes du peuple avec leurs enfants sont déjà à la porte de l'école où se fait la lecture. Des ombres passent. Nous entrons. [...] Le public était intéressant à étudier. Des figures sérieuses, tendues, immobiles, presque souffrantes. D'autres épanouies, rouges. Un ouvrier avec sa petite fille, en casquette. Des mères avec leur enfant endormi sur les genoux, calmes, atones, abruties<sup>19</sup>.

En février 1908, alors qu'il préparait pour Albert Thomas, des articles sur les loyers à Paris à paraître dans *L'Humanité*, Halbwachs se rend à la cité Jeanne-d'Arc pour y prendre des photographies (destinées à illustrer les articles, elles ont dormi dans les papiers de Thomas jusqu'à leur publication dans le numéro 28 de *Genèses* en 1997). Le lieu n'était pas choisi au hasard : c'était un îlot du 13<sup>e</sup> arrondissement dénoncé par les hygiénistes depuis trois décennies comme « l'un des foyers d'insalubrité les plus inquiétants de Paris<sup>20</sup> ».

Halbwachs commente pour Thomas : « il vaut mieux ne pas retenir celle-ci » (illustration 1). La fameuse cité Jeanne-d'Arc se présente trop bien de face : on peut dire seulement que c'est une maison-caserne. Et il y a à côté une maison à fenêtres trop hautes, évidemment trop confortable, il faut choisir plutôt « les plus caractéristiques et pittoresques » comme celle-ci (illustration 2), avec des masures à côté et de vrais prolétaires dans la rue<sup>21</sup>.



Illustration 1